

Da Motus!, un air d'apocalypse à la Maigrauge

09.09.2017

Critique

L'endroit est encore très vert en ce début septembre: une oasis de calme et de nature en ville de Fribourg. La nuit, après le spectacle, le silence n'est troublé que par les flots réguliers de la Sarine. Mais au bout de la promenade de la Maigrauge, à l'intérieur de l'ancienne usine électrique, des bruitages assourdissants – pistons qui rugissent en cadence et chaînes de production industrielles aux saccades répétitives – redonnent vie au moteur diesel Sulzer. Contraste saisissant.

C'est dans cet antre inquiétant, où trône le monstre de noirceur et de métal, que la compagnie Da Motus! invite depuis jeudi soir à une plongée sensorielle. L'humain, incarné par les danseurs, devient fantomatique sous l'éclairage zénithal, presque accessoire, tellement la machine s'impose, acoustiquement et visuellement. La deuxième pièce de la soirée, *8 MW* (mégawatt), doit beaucoup à la musique bourdonnante et lancinante de Philippe Héritier. Les bruitages métalliques donnent à la bande sonore un air d'apocalypse. Les basses, denses et puissantes, créent un sentiment de vertige.

Les huit danseurs commencent la pièce au-dessus du géant d'acier. Brigitte Meuwly et Antonio Bühler, chorégraphes fribourgeois, disaient vouloir faire des danseurs des rouages du moteur. C'est l'impression qu'ils donnent. Leurs combinaisons blanches se détachent du décor, mais ils font corps avec la machine, s'y accrochent, y adhèrent. Ils sont pris dans l'engrenage. Ils esquissent des mouvements en rondeur, lents, pesés, calculés, mais c'est une gestique appuyée, accentuée, précise, suivant le pouls de la machine, qui les gagne.

Le spectacle attire irrésistiblement les danseurs vers le bas, c'est une descente, verticale. Ils finissent recroquevillés. Ecrasés? Au final, les nappes sonores suggèrent une accalmie, tandis que la machine aspire les danseurs, devenus anonymes sous les capuchons, et les avale...

Un symbole, bien sûr, pour penser le poids des machines (même les plus actuelles, numériques) dans nos vies, mais la pièce n'est pas littérale. Elle s'adresse d'abord à nos sensations. C'est la force aussi de la première pièce au programme, 23 (lire 2 puissance 3), qui se joue sur un plateau de danse, à l'horizontale cette fois.

Les références au sport – boxe, lutte, foot –, les rites d'échauffement, d'encouragement, de massages de mi-temps ou de tapes d'entre deux rounds sont bien démonstratifs. Mais en termes de combats, il s'agit plutôt de combats de coqs. Les deux équipes, maillots rouges et bleus, quatre contre quatre ou deux par deux, jouent dans le registre de l'humour. Les affrontements ont lieu dans les regards. Les coups partent en l'air, les danseurs ne se portent et ne se touchent dans le style «contact» qu'à la fin, quand il s'agit de dépasser les fiertés, les torses bombés et les grosses têtes. Il faut dire aussi que Da Motus! aime cultiver les décalages et les détournements ironiques (entre les musiques et les mouvements). C'est ludique, drôle et bourré d'énergie.

ELISABETH HAAS

A voir encore ce samedi soir ainsi que les 13, 14, 15 et 16 septembre.